

ont fait, en qualité de parentes, les honneurs de la Maison-Blanche pendant ces quinze ou dix-huit dernières années, ne manquerait pas d'être intéressante à plus d'un titre, pour les lectrices en particulier.

Sous M. Buchanan c'était sa nièce qui recevait les ambassades et remplissait en même temps les modestes fonctions de ménagère. Dans tout le district de Washington, les malades et les pauvres l'appelaient miss (j'ai oublié le nom) tout court. Les habitudes étaient alors d'une simplicité extrême à la Maison-Blanche, et M. Buchanan ne se distinguait du commun des mortels que par l'extrême blancheur de ses cravates. Un diplomate me racontait qu'ayant obtenu un jour, pour affaire urgente, une audience présidentielle, la conversation fut interrompue par un domestique noir, qui vint, sans prendre la peine de heurter, dire dans l'entrebaillement de la porte :

—M. Buchanan, M. Casse demande si vous avez fini avec le *Herald*.

On ne se permettait pas alors, dans les hautes sphères fédérales, un grand luxe d'abonnement aux journaux.

Mme Lincoln apporta, au contraire, à la Maison-Blanche des habitudes de dépenses qui causèrent plus d'un ennui à son mari. Ce n'étaient pas les seuls : la présidente, qui ne cachait pas ses sympathies pour le Sud, fut accusée, en pleine chambre des représentants, d'entretenir des rapports avec l'armée susdite, dans laquelle servaient plusieurs de ses parents. Si on ne l'embastilla pas, comme c'était l'usage en ces temps tourmentés, c'est à M. Seward que Mme Lincoln le dut. Mais la Providence lui réservait des épreuves bien autrement douloureuses, hélas !

Mme Patterson, fille de M. Johnson, succéda à la Maison-Blanche à Mme Lincoln. Elle s'attachait à modérer les élans quelquefois passionnés du président, qui retrouvait auprès de ses petits enfants le calme et l'apaisement. Vous n'aurez point oublié que c'est Mme Johnson qui, après leur mariage, enseigna à lire à son mari.

Mme la générale Grant possède le talent, qu'elle partage du reste avec la plupart de ses compatriotes, d'être toujours à sa place dans le salon bleu de la présidence comme sous la véranda du petit cottage de Long Branch.

Elle préside avec autant d'aisance aux réceptions de la Maison-Blanche qu'elle sait mettre de grâce à recevoir dans l'intimité le visiteur le plus modeste. Mme Grant a ce tact inné qui, dans les élévations subites, manque, d'ailleurs, plus souvent à l'homme qu'à la femme.

Si Mme Greeley entre à la maison-Blanche, son principal souci ne sera ni la haute politique ni le renouvellement des ameublements, mais la toilette de M. le président, son mari, ou plutôt le moyen de l'obliger à porter un vêtement convenable, un chapeau, surtout, moins excentrique que son couvre-chef ordinaire.

Un jour Mme Greeley substitua sournoisement au pantalon trop court, à la redingote rapée et au fameux chapeau, des vêtements tout battant neufs. M. Greeley les endossa mélancoliquement pour se rendre à un meeting, et M. Bennet, qui de son cabinet le vit passer dans ce nouvel accoutrement, s'empressa d'annoncer, dans un article humoristique, ce grand événement à ses lecteurs. Mais la transformation ne fut pas de longue durée, et le lendemain, le philosophe reparaisait sous sa vieille défroque.

—Les idées ne me viennent plus, avait-il dit à sa femme, et je me sens gêné à toutes les entourures. Faites-moi le plaisir, ma chère amie, de me rendre mes vieux habits.

Mme Greeley a résolu, dans le secret de sa pensée, qu'à l'avenir les vieux habits disparaîtraient. Force sera alors peut-être à son mari de s'accommoder des neufs.

UN SOLITAIRE.

CHRONIQUE DE QUÉBEC.

Septembre, ce mois qui fait mûrir les blés, est soudainement apparu à l'horizon, enveloppé dans un long voile de brume, tout constellé de givre, précurseur infallible des premiers jours d'automne. A sa vue, chaque année, le moissonneur sort de sa lutte de chaume ; aiguissant sa faucille, il appelle à sa suite les jeunes moissonneuses. Et les greniers s'empressent jusqu'au faite, des jours d'abondance viennent couronner le dur labeur de l'homme des champs, et les noirs soucis s'envolent, pour faire place à des jours pleins de douce gaieté et de réel bonheur.

Mais si ce mois amène l'abondance sous les toits, il est d'un autre côté, le cauchemar de l'étudiant, l'idée noire qui le poursuit, le relance en tous lieux et ne lui laisse aucun repos ; car pour lui, avant tout, il est le signal de la fin des vacances.

Les vacances sont finies !

Ces mots, lugubres pour plusieurs, ont retenti, comme un choc électrique, au sein des villes et dans toutes les campagnes : ils sont allés surprendre plus d'un écolier buvant à l'ombre des tonnelles le nectar de l'oubli.

Les uns ont accueilli cette nouvelle comme un sacrifice, c'est à dire avec résignation, les autres se sont insurgés et auraient voulu, de l'encre la plus noire, effacer cette vilaine date du calendrier.

Il est si beau le temps de la vacance ; son souvenir seul éveille dans notre âme de douces et chastes émotions.

Souvenez-vous, lecteurs.

Après avoir dit adieu à l'étude et aux leçons sans fin, vous prenez place au banquet des plaisirs.

Les livres de toutes sortes, dictionnaires et traités, allaient bien vite, à leur tour, prendre place, doucement empilés, au fond des bibliothèques. Vous buviez à pleine coupe l'illusion, l'ivresse et la joie.

A vous, en ce moment, la prairie avec ses nids et ses oiseaux, que vous poursuiviez dans les branches et jusqu'à la cime des arbres. A vous la riante nature et les horizons bleus dans le lointain des lacs, la fragile gondole, où fier comme un roi, vous fétiez vos amours et les prémices d'une liberté chèrement achetée au prix de mille pensums et de cent leçons mal apprises. A vous les lignes, le fusil à papa, ses grandes bottes où vous disparaissiez à mi-corps, le grand chien, tacheté de blanc et de jaune, qui suivait, docile, sur les grèves et dans tous les taillis, votre marche inquiète. Comme vous étiez fiers quand, après une journée de longue marche et de grandes fatigues, vous apportiez à la maison quelques pièces de gibier. Etalant avec orgueil votre *butin* sur la table, vous accouriez vers papa et maman qui, tour à tour, vous attiraient à eux, disant entre deux caresses : vois comme tu es en sueur, tu ne le feras plus, n'est-ce pas ?

Oh ! dites-le moi, pourquoi, au milieu de ce festin délirant, une main venait-elle écrire sur le mur, comme autrefois chez Belthazar, ces mots dont chaque lettre semblait une dent toute

prête à vous saisir : les vacances sont finies ! Pourquoi, au milieu de ce silence, interrompu seulement par les mille bruits de la nature, la voix aigre du père venait-elle ordonner les apprêts du départ ?

Alors tout changeait. Les rêves, formés en votre esprit, s'éroulaient comme un château de cartes, sans ordre, sur le carreau. Vous restiez-là, seul, n'ayant pour perspective que l'étude et les devoirs, pleurant, comme Marius, sur les ruines de Carthage !

Et l'on sortait les voitures de dessous les remises ; du plus joli harnais le plus beau cheval de l'écurie était soigneusement attelé. En une minute le village se trouvait sur pied ; chacun venait dire les paroles de l'adieu. La mère, avec ce soin qui distingue les mères, empaquetait minutieusement vos habits dans les malles, et y glissait, avec discrétion, quelques douceurs que vous deviez savourer à l'insu de vos maîtres. Vos sœurs se liguèrent avec elle dans une sainte émulation, et entassaient de leur côté. C'était une lutte où l'affection combattait au premier rang. Puis, ensuite, toutes ensemble, elles allaient, dans un coin, étouffer la cuisante douleur et les larmes que leur causait votre départ.

La dernière heure sonnait.

Vous montiez en voiture, toujours aux côtés de papa. Et ce n'est pas sans amertume que vous voyiez disparaître à vos regards le coteau, que dorait peut-être en ce moment un rayon de soleil, et où jadis, tout enfant, vous preniez vos premiers ébats. Et la maison, dont la voiture vous éloignait insensiblement, cette maison où vous écoutiez des contes qui vous faisaient trembler, n'avait-elle pas aussi une part dans votre souvenir ?

Vous arriviez enfin au but de votre voyage, et, à quelques jours de là, les portes du collège se refermaient sur vous pour ne s'ouvrir que dans dix mois.

Pensez à toutes ces choses, lecteurs, et vous comprendrez facilement les mille émotions qui agitent ces jeunes âmes quand soudain ces mots ont retenti : les vacances sont finies !

Laissons cette pléiade de jeunes intelligences soupiner avec les héros de Virgile et d'Homère, pâlir devant des problèmes dont la sécheresse fait penser aux steppes arides de la Russie, se pâmer en présence de Demosthène accablant Eschine de sa gloire, traduire Cicéron, voler au combat à la suite de César marchant à la conquête du monde.

Et espérons qu'à la fin de l'année, forts des lauriers conquis au feu de l'étude des concours et de la mémoire, ils verront venir, avec une plus grande joie encore, les délices de la vacance prochaine.

Avec Septembre viennent les jours froids et les longues soirées ; les chaleurs ne sont plus pour nous qu'à l'état de souvenir.

Chacun se hâte d'endosser le proverbial pardessus. Les rhumes de cerveau sont à la mode, et les énormes foulards en profitent pour reprendre, petit à petit, leur empire sur l'imperceptible cravate de soie. Les Oswald transis ne peuvent plus soupiner, en plein air, sous le balcon des belles ; ils comprennent, que si l'amour a des feux, ce n'est pas à son trépied que se réchauffent les mains rougies par le froid. De toutes parts on se prémunit contre l'automne, son équinose, ses pluies et ses tempêtes.

Le temps est enfin venu de fermer les fenêtres et de se réunir, en famille, auprès d'un bon feu qui pétille dans l'âtre.

Voyez plutôt

Ils sont là, enfants et vieillards. Les chaises se touchent et la grave causerie plane au-dessus de ce groupe attentif. Parfois c'est un feu roulant de gaieté, de bons mots et d'éclats de rire. Mais si tout à coup un vieillard élève la voix, l'attention se concentre et redouble, les rires cessent, les oreilles se tendent avides et curieuses : on pourrait entendre voler une mouche. La verve de cet homme, qui a tant vu et tant vécu, séduit l'intelligence, l'empporte dans les sphères féeriques de l'imagination et fait oublier l'heure.

Je le répète, il y a dans ce spectacle quelque chose de grand, de solennel, qui fait penser.

Québec est aujourd'hui le rendez-vous des hautes sommités sociales. Nous vivons, pour tout dire, à la lumière du pouvoir. Le Gouverneur-Général est ici, le Premier Ministre est ici, les dignitaires de l'Eglise sont ici. Les merveilles de première grandeur se donnent la main pour faire de Québec le point de mire de la Puissance, tout comme Berlin l'est du monde entier à l'occasion de l'entrevue des trois Empereurs.

On ne rencontre plus guère ici, dans nos rues, que des carrosses trainés par quatre chevaux, et conduits par des laquais à la robe encolure, dont la mine toute guindée fait penser, malgré soi, aux mannequins que les marchands de nouveautés fixent à leurs portes pour attirer la pratique.

L'ancienne capitale, en voyant défiler tous ses beaux équipages, dont la vue ne lui est plus coutumière, semble rajeunir de dix ans ; la vieille coquette se redresse, toute fière, devant ce faste princier. Cela lui rappelle, sans doute, les beaux jours, si vite passés, où les villes canadiennes venaient, les unes après les autres, rendre les hommages dus à son droit d'aïnesse.

Il ne faut pas oublier, dans la foule, les touristes américains, nous revenant, tout frileux, perdus dans leurs vastes écharpes, des nombreuses villas qui bordent les rives de notre beau fleuve, et dont la brillante renommée pâlit comme le soleil de Septembre, pour disparaître définitivement avec les dernières feuilles d'automne.

Nos hôtels en regorgent ; on est obligé de leur donner en guise de lits, les *pigeon-hole* et les billards.

Pour nous c'est le pactole.

Il faut donner cela aux américains : ils savent voyager, et paient libéralement la carte.

Le Yankee est curieux de nature ; il aime à tout voir. Aussi on le retrouve partout : dans nos rues, dans nos édifices publics, nos musées et nos Palais Législatifs. Vous le verrez même juché sur les plus hautes murailles, cherchant de l'œil un site quelconque, un point de vue pittoresque. Tantôt il furetera dans les souterrains, scrutera les panoplies, ou bien, tranquillement assis sur la pente vertigineuse de la citadelle, vous le verrez encore contemplant les eaux du St. Laurent, où se peignent et se reflètent les navires sans nombre qui flottent à leur surface. Ce qu'il voit tous les jours, lui paraît, à l'étranger, une rare merveille. Il est enfin le vrai type du voyageur qui n'aime pas à s'ennuyer et veut en avoir pour son argent.

Serait-il opportun de dire ici que nous autres, Canadiens, nous n'avons pas assez la passion des voyages. L'on aime trop le pot au feu, *fat home* si cher à l'Anglais. Sachons-le : voyager

est une bonne chose ; cela ouvre l'intelligence, donne de l'expérience et déroule aux regards des horizons inconnus jusque là.

Soit dit en passant.

A part les merveilles que je viens de relater, notre ville est dans le plus grand calme. Tout le monde se repose des luttes électoral-es. Le flot populaire est rentré paisiblement dans son lit.

Les élections se sont faites paisiblement. L'émeute a bien, quelque part, essayé de lever la tête ; mais le peuple, fort de ses droits, l'a fait rentrer sous terre... et il est allé ensuite, en groupes immenses, vers les autels de la patrie, acclamer l'élu de son choix, celui qu'il voulait honorer des pouvoirs de sa délégation.

J'ai assisté, en amateur, à ce spectacle qui en vaut bien un autre, puisqu'il touche par tous les côtés au bonheur et à l'autonomie de notre race.

Est-il, en effet, une plus belle chose au monde que le spectacle d'un peuple se donnant rendez-vous dans un si noble but, révisant par là même ses lois et sa constitution au grand jour de la discussion publique, tout cela, pour protéger et défendre ce symbole auquel les nations de tout âge sont venues rendre hommage, que le jeune homme entouré de ses plus ardentesses sympathies et l'homme mûr de ses plus fortes tendresses, qui fait accepter la mort comme un juste tribut et le sacrifice comme le plus saint des devoirs, ce signe, enfin, que vous avez déjà nommé en vous-même : le drapeau sans souillure, qui porte dans ses plis les idées de progrès et de régénération nationale !

Fasse le ciel que les derniers élus de la nation soient grands comme le peuple qui les délègue, qu'ils soient, à toute heure, sur la brèche, épiant, en sentinelles perdues, le moment où la patrie aura besoin d'eux, pour la défendre et la sauver !

La-dessus je vous laisse, et m'en vais recueillir les matériaux d'une chronique prochaine.

PHILÉAS HUOT.

LE PREMIER HOTEL DE NEW-YORK.

Sous le titre de : Un hôtel américain, le *Leeds Mercury* publie la lettre suivante, comme renseignements sur la vie à New-York :

L'hôtel de la 5e avenue, où je suis descendu à New-York, est un hôtel tenu d'après ce qu'on appelle le système américain, c'est-à-dire que chaque voyageur paye 5 dollars (25 fr.) par jour ; en retour de la dite somme vous êtes, selon la phrase américaine employée, *nourri et couché*.

Il y a assurément dans New-York de nombreux hôtels tenus selon le système européen, mais j'ai préféré aller à l'hôtel de la 5e avenue, qui est l'hôtel par excellence de New-York. C'est un hôtel immense, capable de contenir sept cents voyageurs. Il est situé au coin de la 5e avenue où le Broadway la coupe en croix. La principale entrée de l'hôtel est sur le Broadway. Le voyageur entre d'abord dans une salle spacieuse, pavée de carreaux de marbre. La première chose à faire comme dans tous les hôtels américains d'ailleurs, c'est d'aller au bureau, de donner à un commis votre nom et votre adresse, qu'on écrit sur un énorme volume couché sur une table en face du commis. Ce fonctionnaire, après avoir jeté un coup d'œil sur votre nom, prend la clef d'une chambre particulière et vous dit brièvement :

« Votre chambre, monsieur, est no. 500 et vous irez par le vertical railway. »

Si vous êtes prudent, vous suivrez l'indication du commis, vous monterez à votre chambre par le vertical railway, en d'autres mots, par un spacieux pavillon garni de sièges avec coussins comme dans les wagons de chemins de fer, et vous arriverez à votre chambre, au cinquième étage. La voie des escaliers est assez fatigante pour épuiser la force de l'homme le plus robuste.

Au rez-de-chaussée, il y a une vaste salle de lecture, et un bureau de billets de chemins de fer pour toutes les contrées de l'Amérique sans que l'on soit obligé d'attendre aux stations, comme cela se fait en Angleterre, un bureau de télégraphie, un comptoir où toutes les boissons américaines sont vendues, et un bureau de poste.

Au premier étage on trouve deux splendides salons dans lesquels le déjeuner et le diner sont servis. Ces salons sont très élevés. Le pavé est en marbre et les plafonds sont magnifiquement décorés. A ce premier étage aussi il y a des salles de bains superbement meublées et qui sont uniquement destinées à des dames et à des gentlemen suivis de leurs femmes. Ici j'avertis mes lecteurs que s'ils ont le doux privilège d'avoir une femme, de l'avoir avec eux, si jamais il leur prend la fantaisie de faire un tour aux Etats-Unis, ils jouiront avec elles pleinement, de tout le luxe qu'on trouve dans les hôtels américains ; sans elles, les portes leur en seront fermées... Pourquoi ? c'est ainsi, c'est affaire d'étiquette. A moins qu'un gentleman ne soit accompagné de sa femme, il n'entre pas dans une salle de bains.

Dans ces salles de bains, il y a des réunions charmantes ; le soir, on y cause, on y chante, on y rit, on y danse, on y fait de la musique ; enfin il paraît qu'on s'y amuse beaucoup... Je dis *il paraît*, car, comme je n'ai pas la bonne fortune d'avoir une femme en ce moment, j'éprouve le chagrin de ne voir que de loin les salles de bains de l'hôtel de la 5e avenue. En compagnie de beaucoup d'autres, je parcours les passages, j'écoute la musique, et les rires, et les pas mesurés de la danse, et le frôlement des robes... Je suis comme un pèri aux portes du paradis : il ne m'est pas permis d'entrer dans ces lieux enchantés !...

Le même règlement, la même étiquette sont appliqués sur les bateaux à vapeur et sur les chemins de fer américains. Dans les bateaux à vapeur, la meilleure, la plus agréable partie du bateau est convertie en jolies salles de bains réservées aux dames et aux gentlemen accompagnés de leurs femmes.

Un jeune Américain, à l'hôtel de la 5e avenue, étant exclu de la salle des bains, est obligé d'aller au café, aux cabinets des fumeurs, et je crains que son exclusion forcée de la société des femmes de ce pays ne le porte à consommer plus de liqueurs, à fumer plus de cigares que sa santé ne lui permet...

Le prix de 5 dollars par jour à l'hôtel de la 5e avenue comprend toutes choses ; c'est pourquoi le voyageur n'est pas harassé de ces petites extorsions qui sont beaucoup trop communes dans les hôtels anglais.

J'avais l'idée, avant d'entrer dans un hôtel américain, qu'on